

DOSSIER DE PRESSE

DANS LE SIMPLE APPAREIL

TRIPTYQUE REGROUPANT *BÉRÉNICE*, *BRITANNICUS* ET *ANDROMAQUE*
DE JEAN RACINE | MISE EN SCÈNE ROBIN RENUCCI

Bérénice sur les tréteaux

Le Bérénice, mis en scène par Robin Renucci, s'installe sous le chapiteau de la Villette. Allant à l'essentiel, le directeur des Tréteaux de France fait retentir magnifiquement les alexandrins.

Sous un barnum en toile cirée, une scène rehaussée de quelques centimètres est encadrée d'une cinquantaine de chaises en plastique. Sur les planches, un tapis représentant la carte de l'Empire romain est l'unique décor. Pas besoin de plus pour rendre à la plus belle tragédie de Racine, celles des amours impossibles, toute sa puissance dramatique. En faisant s'affronter passion et raison sur fond de guerres de pouvoir, le dramaturge français esquisse le portrait d'un triangle amoureux légendaire.

Le destin de la gracieuse et juvénile Bérénice, campée avec justesse par Solenn Goix, semble lui offrir un avenir céleste. Reine de Judée, aimée de l'empereur romain nouvellement nommé, Titus, dont elle est éprise depuis longtemps, la belle devrait convoler en noces. Rien, même l'amour fou non payé de retour que lui apporte son ami d'enfance, le prince Antiochus, interprété par le ténébreux Julien Léonelli, ne pourrait empêcher ce doux hyménée. C'est sans compter les lois très strictes de la république latine, qui refuse à tout descendant de roi, à tout étranger de ceindre la couronne des Césars. Pris entre ses sentiments et ses devoirs, le jeune souverain fait le choix de la gloire et abandonne au désespoir son amour d'adolescence.

Conçue pour rendre la tragédie en cinq actes de Racine accessible à tous les publics, théâtraux comme néophytes, la sobre mise en scène de Robin Renucci, qui maîtrise à merveille l'art de la versification, s'attache à aller à l'essentiel, au plus près du verbe, du jeu. Retour aux sources du théâtre, cette Bérénice scande avec une précision d'orfèvre les alexandrins vieux de deux siècles, leur offrant un nouveau souffle, une résonance toute contemporaine.

Grâce à son dispositif scénique quadri frontal, le directeur des Tréteaux de France place les spectateurs au cœur de l'action. Vibrant au diapason des comédiens, ils saisissent les moindres émotions, de l'incandescente passion, des tourments amoureux de nos trois protagonistes. La tragédie de Bérénice fait mouche, le pari est réussi. Témoins privilégiés de ces amours antiques, tous applaudissent à tout rompre, ravis d'avoir (re)découvert un classique si actuel.

Une Bérénice pleine d'ardeur à la Villette

Dans un halo de lumière et de chaleur, la tragédie la plus intime de Racine se joue pieds-nus, portée par les comédiens des Tréteaux de France sous la direction de Robin Renucci et sous le Chapiteau de la Villette. La langue du poète prend ici toute sa puissance dans une déchirante simplicité.

Triangle amoureux

Jamais histoire tragique n'aura été aussi simple. À Rome, Titus, le jeune empereur, qui vient de perdre son père, aime passionnément Bérénice, la reine de Palestine. Antiochus, roi de Comagène et meilleur ami de Titus, l'aime aussi en secret, car il est aussi le confident de Bérénice. Au début de la pièce, alors que Titus est attendu au sénat pour reprendre les rênes de l'empire romain, son second, Paulin, l'interpelle pour lui rappeler la loi romaine : aucun empereur romain ne peut épouser une reine et il doit donc renoncer à son projet de mariage avec son aimée. La pièce de Racine plonge donc dès la première scène dans l'inextricable pour le jeune Titus, soit épouser Bérénice et être mis au ban de son empire, soit la renvoyer en Palestine pour régner. Antiochus devient donc chargé de renvoyer l'aimée, alors qu'il est lui-même transi d'amour !

Une langue poétique pleinement incarnée

“Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie ; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple.” Racine s'exprime ainsi dans la préface de la pièce, se défendant ainsi des rivaux qui chargeaient la tragédie d'innombrables actions sanguinaires et héroïques pour plaire au public. Robin Renucci, directeur des Tréteaux de France, dont le l'objectif est de présenter des créations dans toute la France et dans toutes les conditions, réussit avec cette production à coller au projet de Racine. Trois jeunes gens sont devant nous, dans un dispositif quadri-frontal, habillés le plus simplement du monde, et déboulent pieds-nus sur la diagonale d'un tapis qui figure la mer Méditerranée. Un prologue, signé de Nicolas Kerszenbaum, collaborateur dramaturgique, présente les personnages masqués comme tous les spectateurs, habile prologue en alexandrins qui fait sourire.

Des acteurs vibrants et vivants

Sans scénographie pompeuse, sans costumes d'apparat, dans des lumières belles et franches, se joue donc la plus déchirante des passions contrariées, et nous entendons sous les alexandrins splendides de Racine les tourments amoureux d'un triangle passionnel et fusionnel qui lie une femme et deux hommes, qui se révèlent rivaux. Julien Léonelli est Antiochus, le tourmenté, le supplicié, celui par lequel tout converge, l'éternel meilleur ami chargé des mauvaises nouvelles, qui ravale sans cesse sa passion et son ressentiment : grave, humain, tendre, le comédien révèle une technique et une assurance bouleversante. A ses côtés, Thomas Fitterer, Paulin, inaltérable dans sa veste aux galons militaires, nous envoûte par son calme impérieux. Sylvain Méallet joue un Titus d'une humanité profonde, passant de l'adolescence à l'âge adulte, balançant avec cris et larmes entre sa passion et ses responsabilités. Solenn Goix, Bérénice, une robe bleue assortie à ses yeux, qui découvre sensuellement ses épaules. Sans fard, avec l'innocence et la fraîcheur de son jeune âge, la comédienne est renversante d'émotion et de sensibilité. Et c'est d'ailleurs l'intérêt de cette production de ne pas se laisser imposer un point de vue de la part du metteur en scène en laissant les acteurs simplement jouer les mots. Tariq Bettahar (Arsace), Amélie Oranger (Phénice) et Henri Payet (Rutile) complètent généreusement cette belle distribution. Un bonheur.

Avec les Tréteaux de France, Robin Renucci signe une «Bérénice» de Racine au plus près des sentiments

Robin Renucci, à la tête des Tréteaux de France, propose une lecture attentive en costumes contemporains de Bérénice, la tragédie la plus épurée de Racine.

Ce n'est pas si fréquent que les Tréteaux de France, qui ont pour mission depuis leur création en 1959 de «porter le théâtre là où il ne vient pas», passe par Paris, la ville où le théâtre n'a plus vraiment besoin de relais. La dernière fois, c'était en 2014, et déjà Robin Renucci -nommé en 2011- était à leur tête.

Leur choix, cette année si particulière où, en l'automne, le théâtre s'essaye à reprendre vie, est, sous chapiteau dans le parc de la Villette, de représenter la tragédie la plus épurée de Racine, Bérénice. Choix judicieux puisqu'il y a aussi une vocation des Tréteaux de France à proposer des grands classiques auprès de ceux qui sont donc éloignés des lieux de théâtre. Même si, d'une programmation qui multiplie chaque année les nouveaux spectacles (une huitaine recommence à tourner), la palette est assez diverse, avec aussi des adaptations d'auteurs étrangers ou des créations contemporaines.

Bérénice, se dit-on avant de gagner sa place, est d'autant plus la pièce à présenter qu'elle ne demande aucun décor -sa situation est un lieu incertain qui relie les appartements des trois amoureux- et que le choix d'habiller les acteurs «en eux-mêmes» (ils sont pieds nus, on ne sait pourquoi), en fait un spectacle qui peut se transporter partout. Au sol -belle idée- une mosaïque façon villa romaine qui présente le monde de ce temps-là, le 1er siècle après Jésus-Christ, autour de la Mare Nostrum («Notre mer»), le surnom donné par les Anciens à la Méditerranée.

Le public au plus près

Bérénice est précisément datée, la semaine de juin 79 qui suit la mort de l'empereur Vespasien. Et c'est d'ailleurs une des qualités de cette mise en scène qui se concentre sur le texte de nous faire entendre une foule de petits détails de ce genre (son fils, Titus, est donc un empereur tout récent) qui peuvent parfois nous échapper quand la scène est devant nous, plus ou moins loin. Ici nous encadrons ce carré mosaïqué où les acteurs, sortant de ou rentrant chez eux par des allées diagonales, se (et nous) confient leurs sentiments, leurs douleurs ou leurs espérances, en faisant presque de nous des témoins indiscrets de leur malheur. Mais nous avons des relais, les confidents des trois héros sans quoi une pièce de Racine ne serait pas une pièce de Racine.

On connaît l'histoire, ou plutôt la non-histoire : Titus vient donc de devenir empereur de Rome. Il aime Bérénice, reine de Palestine, et en est aimé. Un autre aime Bérénice, Antiochus, roi de Comagène et compagnon d'armes victorieuses de Titus. Le Sénat romain, lui, refuse qu'une reine étrangère devienne impératrice et Titus finira par lui céder, renvoyant la reine.

Jamais l'amour et le devoir (le devoir étant évidemment politique) n'ont été autant en conflit que dans Bérénice, et Racine, évidemment, choisit l'amour dans cette lutte, même s'il tourne à la tragédie. C'est d'ailleurs, dans un superbe retournement final, parce que ses deux amoureux, Titus et Antiochus, qui sont aussi deux amis, risquent de s'affronter pour elle que Bérénice trouve la force ultime de s'éloigner. Tous

les arrière-plans de l'œuvre sont mis au clair : la difficulté d'être une étrangère, même reine, dans un pays aux coutumes si ancrées, les influences que sont obligés de subir les puissants. Titus vient de monter sur le trône après la mort de son père, dans une Rome où la tradition d'hérédité pour les empereurs n'est pas obligatoire, et, quoique formé au pouvoir, on le sent encore très fragile. Le Titus de Sylvain Méallet fait bien ressortir cette fragilité-là même si, dans les sentiments, il est un peu en retrait, particulièrement quand son amour en vient à déborder.

« Mais il ne s'agit plus de vivre. Il faut régner »

D'autant plus que sa partenaire, Solenn Goix, est exemplaire, de passion, de belle dignité, d'autorité blessée aussi quand Antiochus lui confie qu'il l'aime, discours qu'évidemment elle refuse d'entendre... Elle mène le jeu, un cran au-dessus de ses partenaires, même si ceux-ci ne déméritent pas. Ainsi l'Antiochus de Julien Leonelli, dont on louera la diction très exacte, très lisible (Renucci a bien insisté pour qu'on entende des vers qui soient des vers !), se cantonne parfois trop aux éternels soupirs du malheureux amoureux sans espérance. Le rôle est difficile pour cela mais il pourrait, à certains moments, y mettre un visage moins accablé.

Il y a enfin quelque chose de fort intelligent dans cette mise en scène, et qui lui permet d'échapper au «Allons réviser nos classiques avec de bons comédiens». Renucci a eu la remarquable intuition que toute la tragédie se passe devant des confidents qui barrent la route de leurs maîtres, les forçant ainsi à ne pouvoir recourir au retrait, à ne pouvoir s'échapper, ou au contraire leur indiquant qu'il est temps de se retirer. Ils agissent ainsi, chacun à son degré, comme des gardiens des valeurs, pour remettre Bérénice, Antiochus ou Titus dans la morale de leur conduite ou de leur vie. Le plus débonnaire, Arsace (un Tariq Bettahar de grand bon sens), fait valoir à Antiochus tous les bienfaits qu'un voyage de retour avec Bérénice peut lui apporter, elle qui aura envie de se consoler dans les bras d'un homme qui sera au moins aux petits soins pour elle. Dans quelques moments où Bérénice est proche de s'effondrer, c'est l'Eunice d'Amélie Oranger qui lui rappelle avec autorité qu'une reine doit se reprendre...

« Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte »

Le personnage le plus terrible étant le Paulin de Thomas Fitterer et sa haute stature, face au plus petit Titus : représentant des intérêts de Rome (au point qu'on se demande s'il n'est pas un espion dans le palais de l'empereur), c'est lui qui barre à son maître la route des appartements de Bérénice et l'on se dit (Rome en avait vu d'autres !) qu'il serait capable de faire un mauvais sort à Titus si les choses ne tournaient pas selon les plans qu'on lui a murmurés. Faire ainsi de ces personnages qui, bien qu'ayant du texte à défendre, sont trop souvent relégués à être des « passe-plats », de vrais ouvriers du destin, est la vraie originalité d'un spectacle qui peut ainsi se confronter, dans nos mémoires, à de plus ambitieux. (« Pour la dernière fois, adieu Seigneur- Hélas ! »)

Robin Renucci met en scène Bérénice de Jean Racine dans sa version intégrale à la Villette

Robin Renucci a imaginé un Bérénice itinérant sans décor pour un immense respect du texte. Le public qui découvre la pièce ou qui pense l'avoir déjà (trop) vue est enthousiasmé.

Tout commence par la mort d'un père. À la suite des obsèques de Vespasien, Titus, son fils, espère devenir Empereur et prendre Bérénice qu'il aime en Impératrice. Mais la Reine juive de Palestine est une étrangère. Les assemblées romaines et les traditions s'opposent à ses noces. Parallèlement, Antiochus, Roi de Commagène, ami proche de Titus, est secrètement amoureux de Bérénice depuis de longues années ; il décide, à l'approche du mariage désormais imminent, de fuir Rome ; il l'annonce à Bérénice en même temps qu'il lui avoue son amour. De son côté, Titus comprend qu'il doit renoncer à prendre Bérénice pour femme. Il envoie Antiochus annoncer la nouvelle à la reine. Celle-ci, sachant désormais les sentiments que l'ami de Titus nourrit pour elle, refuse de le croire. Pourtant Titus vient lui confirmer qu'il ne l'épousera pas, tout en la suppliant de demeurer à son côté, ce que refuse Bérénice. In fine, les trois affligés se quitteront, chacun retrouvera son rang.

Avec comme seul décor un tapis figurant le monde méditerranéen, au centre d'un dispositif quadrifrontal, un ring où au cœur de l'action et des douleurs, nous sommes arbitres des face à face. Au plus près du désespoir de Bérénice et de ses illusions perdues, du dilemme de Titus ou du dépit amoureux d'Antiochus.

Robin Renucci préserve et honore les alexandrins en réifiant le texte et l'intrigue. Nous traversons chaque étape de cette tragédie des sentiments jusqu'au final aussi magique que poignant.

Sans scories de mise en scène ou d'interprétation, les comédiens sont dévoués à défendre leur personnage. Rarement la contrainte de la vraisemblance n'est autant respectée. Bérénice, Titus et Antiochus passent sous nos yeux de l'enfance au monde adulte, du sentiment à la parole, des paroles à l'action. Parfois, le public rit, car un enfant rit lorsqu'il est embarrassé. Seuls dans l'arène aux prises avec leur amour impossible, cernés par le public, ils affrontent l'appel impérieux du devoir, la frustration de leurs désirs, le délitement de leurs illusions. Renucci nous place au centre de cette noire comédie politique et amoureuse. Entre principe de réalité et principe de plaisir, ils vont apprendre avec une violence psychique (et des émotions fortes pour le public) qu'un adulte, cela s'empêche. C'est édifiant.

L'expérience du spectateur est double. Nous traversons le gué de l'amour vers la raison d'État ; nous entendons chaque pli de chaque sentiment. Et nous ressentons le plaisir littéraire du texte de Jean Racine par le talent des comédiens : Tariq Bettahar impressionne ; la pièce ne peut être sans lui ; Thomas Fitterer colle au rôle ; Solenn Goix est épatante, elle nous offre une Bérénice belle noble et fragile, une Bérénice telle que Racine la voulait : brisée et raisonnée. Elle bouleverse. Julien Leonelli adhère avec brio aux cataclysmes vécus par Antiochus ; Sylvain Méallet construit un Titus irréprochable, minable et à la fois ambitieux ; ajoutons enfin à nos applaudissements le travail de Amélie Oranger et Henri Payet.

Racine écrit dans sa préface de Bérénice (1670) : « *Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait le plaisir de la tragédie. Elle doit s'achever dans le chagrin et le deuil.* »

Le Bérénice de Robin Renucci fait date, il enferme le texte intégral, dont cette préface. Dont cette tristesse majestueuse.

À ne pas rater.

Bérénice : le devoir et l'amour en flammes

Robin Renucci, à la tête des Tréteaux de France, ne chôme pas. Outre « Bérénice », encore quelques jours à la Villette à Paris avant de reprendre la route, les Tréteaux jouent en itinérance « Britannicus » (le 6 novembre à Suresnes, le 25 novembre à Lanester) tandis que leur prochaine création, « Oblomov », d'après le roman d'Ivan Gontcharov, sera créée le 13 octobre, à Compiègne, avant d'être jouée de novembre à décembre à Miramas, Draguignan, Châteauvallon ou encore Limoges.

« Bérénice », de Racine, est une tragédie rarement montée mais dont l'enjeu - les amours impossibles entre Bérénice et Titus en raison des lois romaines - et la fulgurance des alexandrins parlent aux coeurs, même les plus endurcis. Bérénice est aimée à la fois de Titus et d'Antiochus. Il y a dans ce trio amoureux toutes les émotions et les passions contrariées par des enjeux politiques supérieurs. Bérénice est reine mais elle est cette étrangère qui ne peut devenir impératrice romaine. Entre l'amour sacrifié d'Antiochus et les hésitations de Titus, c'est elle qui tient entre ses mains le dénouement final de cette tragédie, où pas une seule goutte de sang ne sera versée.

Robin Renucci

Dans un dispositif quadri-frontal, la mise en scène de Robin Renucci est aussi épurée que l'intrigue. Dans cette chambre du palais dont le sol est recouvert d'un tapis-mappemonde, les personnages vont se retrouver tour à tour, ou ensemble, jusqu'à se déchirer. Rien dans le décor ne vient parasiter le vers racinien, ces alexandrins denses et intenses qui trahissent les déchirements intérieurs. Solenn Goix incarne la force et la fragilité de l'héroïne et n'est jamais si convaincante que dans ses égarements. Ses partenaires de jeu, Sylvain Méallet (Titus) et Julien Léonelli (Antiochus), forment avec elle un trio séduisant.

Exceptionnelle Bérénice

Bérénice, princesse de Judée, aime Titus, futur empereur de Rome. Seulement voilà le peuple romain n'aime pas les reines, ni les étrangères. L'empereur Titus doit la sacrifier au nom de la raison d'État.

C'est donc une histoire simple, l'amour versus la realpolitik, que le metteur en scène Robin Renucci traite simplement, avec un dispositif quadrifrontal : les spectateurs entourent les acteurs de chaque côté, comme pour signifier que cette histoire d'amour se déroule sous les yeux du peuple romain. Dans cette arène géométrique, si peu propice à favoriser les passions, Solenn Goix est une exceptionnelle Bérénice. Petite flamme bleue écrasée par la raison d'État, elle donne à entendre toute la musicalité des vers de Racine, sans jamais laisser oublier que cette musique est l'expression d'une douleur infinie. Les vers célèbres de cette pièce : « Dans un mois dans un an, comment souffrirons-nous / Seigneur que tant de mers me séparent de vous / Que le jour recommence et que le jour finisse / Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice » sont rendus avec une justesse exceptionnelle. Face à elle, Julien Léonelli montre beaucoup de grandeur dans le rôle d'Antiochus, l'amoureux éconduit de Bérénice, personnage très émouvant qui souffre autant que les deux autres mais dont la douleur est niée. Titus (Sylvain Méallet) est un peu en retrait par rapport à ses deux partenaires. Mais c'est une splendide version du chef d'oeuvre de Racine.

Britannicus : un vent de mafia calabraise souffle sur le Port aux Cerises

Dans le cadre de l'opération « l'île de France fête le théâtre », les Tréteaux de France posent leur chapiteau cet été dans les bases de loisirs pour la quatrième année consécutive. Après Bérénice, la troupe propose une vision très calabraise de la tragédie « Britannicus » de Racine, empruntant aux codes mafieux. De A comme alexandrin à V comme vendetta, il n'y a qu'un pas, que le metteur en scène Robin Renucci franchit avec brio avec des comédiens taillés pour leurs rôles.

Drôle d'endroit pour une tragédie... au milieu d'un champ, sous un chapiteau, c'est là que vont se dérouler les intrigues de Néron et de sa mère Agrippine, une famille rongée par le pouvoir, la passion et la trahison. Et autant le dire d'emblée, ce n'est pas la noblesse d'âme ou d'apparat qui les caractérisent. La tragédie prend ici les traits d'une famille de mafieux italiens, clinquants et mégalomanes. Il faut dire que l'histoire se passe en Italie, et c'est la première fois que Racine prend son sujet dans l'histoire romaine.

L'empereur Néron (sous les traits du comédien Tariq Battahar si convainquant dans son rôle) est en quelque sorte le parrain bedonnant de cette famille. Affublé d'un look mi Versace-mi racaille napolitaine, il incarne le despote dans toute sa splendeur, chaînes en or autour du cou et bagues aux doigts. Cet olibrius est pris d'une passion soudaine et non moins sadique pour Junie, la fiancée de son frère, Britannicus.

Sa mère Agrippine (intense Nadine Darmon) est une femme blessée. Ce fils qu'elle a placé sur le trône lui échappe et contrarie ses desseins. Elle va sceller un pacte avec Britannicus, et tenter de remettre son fils dans le droit chemin. Cette rivalité amoureuse entre les deux frères va plonger les amants Britannicus et Junie dans les affres de la douleur, donnant lieu à des scènes déchirantes d'adieux et de retrouvailles, entre faux espoirs et manipulation.

Comme c'est souvent le cas dans les histoire de mafia, les seconds couteaux vont jouer un rôle déterminant. Narcisse (parfait Thomas Fitterer) est le traître par excellence doublé d'une petite frappe sans vergogne. Enfin, ce spectacle quadri-frontal gagne en intensité par un procédé ingénieux car les acteurs sont masqués, tout comme le public. Cela ajoute une tension supplémentaire et oblige à se concentrer sur les corps, les regards et les gestes des comédiens, à défaut de pouvoir décoder les expressions de leur visage. La Commedia Del Arte au service de la tragédie en quelque sorte.

Un mélange des genres et des codes du théâtre dont semble se délecter Robin Renucci, le metteur en scène si inventif et directeur des Tréteaux de France dont la mission d'éducation populaire joue ici si bien son rôle.

Des ateliers de pratique théâtrale animés par les comédiens formateurs des Tréteaux de France et d'autres spectacles sont à voir dans ce festival parmi lesquels « Faire forêt - variations Bartleby » de Simon Grangeat, mise en scène Solenn Goix, et « le premier homme » d'Albert Camus, avec Bertrand Cervera et Robin Renucci.

La chronique de Fabienne Pascaud

Louable entreprise. Initier quelques heures au théâtre avant de jouer - gratuitement et sous chapiteau climatisé - Britannicus (1669), une des plus vives tragédies politiques et amoureuses de Racine (1639-1699). Invités pas la Région Île-de-France, les très itinérants Tréteaux de France, que dirige Robin Renucci, ont l'habitude de ces rencontres par la pratique et l'action artistique. Leur mission ? Faire goûter les joies du langage, parlé et corporel, individuel et collectif. À Draveil, ce samedi de juillet, les comédiens animèrent donc quelques stages avant d'endosser leurs rôles de mafiosi... C'est en effet sur des chants calabrais qu'entrent les spectateurs. Renucci s'amuse du côté vendetta familiale de Britannicus; unique clin d'oeil d'une mise en scène qui fait surtout briller la force des alexandrins.

Sol d'antiques mosaïques pour tout décor ; juste quatre piliers lumineux encadrent le public entourant l'aire de jeu. Ne doit résonner que la langue. Un pari d'autant plus périlleux que les comédiens, si près des spectateurs, jouent masqués, contraintes sanitaires obligent... Ne voir que leurs yeux, leurs cheveux, leurs corps en mouvement frustré d'abord. Mais étrangement la poésie féroce et douce de Racine n'en ressort que mieux. Quand commence la tragédie, Agrippine se lamente de l'ingratitude d'un fils - Néron - qu'elle a propulsé sur le trône. À la fin de la pièce, Néron est devenu un tyran pour conquérir (en vain) Junie, amante de Britannicus. Prise de pouvoir familiale et politique mais non prise de coeur (plus difficile...), Britannicus oppose le bien et le mal, la liberté et le despotisme. Sans pouvoir observer les visages des comédiens, on se sera accroché à leurs mots, admirant la gracieuse Junie - Louise Legendre - et la gravité du mentor désespéré de Néron, Julien Tiphaine. Étonnante entreprise.

Sous le masque, un Britannicus éloquent

Emmenés par Robin Renucci, les Tréteaux de France font sonner haut et fort le verbe de Racine avec Britannicus. Une mise en scène radicale, en prise avec les tourments d'aujourd'hui.

Casquette vissée sur le crâne, survêtement liseré de lamé, lourde chaîne en or au cou et bagues à chaque doigt... En 2020, le tyran Néron quitte la toge romaine pour l'uniforme des gangsters urbains. Signe des temps, il porte aussi un masque. Tout comme l'ensemble de la distribution de ce Britannicus, version covid-compatible, mise en scène par Robin Renucci. Gros muscles, honneur douteux et trahisons en cascade, le metteur en scène présente la cour impériale sous la forme d'un clan bling-bling, digne d'un film de mafia.

Nul besoin de débauche visuelle, cependant, pour signifier l'outrance du palais romain et de ses occupants. Costumes et accessoires sont réduits au minimum : les baskets dorées d'Agrippine, les Ray Ban de Narcisse suffisent à camper les caractères, comme la pureté de la robe de Junie et la sage chemise de Britannicus. Le décor : un tapis mosaïque au centre d'un espace scénique délimité par une arcade et trois piquets lumineux. Le dispositif, conçu pendant l'incertitude du déconfinement, obéit au même dépouillement. Les gradins du chapiteau restent vides et le public, guidé en préambule par les comédiens, s'installe sur les chaises disposées sur les quatre côtés de l'arène rectangulaire.

Peu nombreux, répartis en quatre groupes de dix personnes, et, en définitive, plus proches des comédiens que dans une configuration ordinaire, les spectateurs plongent au cœur de la tragédie, dans le brasier des vers et la fournaise d'une langue puissante. Le choix de Robin Renucci était hardi – peu d'éléments de décor et de costume, et surtout, des acteurs affublés de masques – mais en près de deux heures, il relève le pari d'un retour complet au texte.

En 55 après JC, Agrippine a installé son fils Néron à la tête de l'empire romain, à la place de Britannicus, l'héritier légitime de Claudius, l'empereur défunt, second époux d'Agrippine. L'ouverture de la pièce de Racine la surprend dans l'antichambre de Néron qui a pris goût au pouvoir et échappe au contrôle de sa mère. « Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde », lui confirme Burrhus, le gouverneur de Néron.

Dans la nuit, l'Empereur a fait enlever Junie, pourtant promise, avec la bénédiction d'Agrippine, à Britannicus. Chacun cherche de nouvelles alliances et tente d'enrayer la machine sanguinaire conduite par Néron, mais la tragédie est en marche, et à la tombée de la nuit, elle aura fait son œuvre. Burrhus tente de prévenir le tyran, en vain : « vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre ».

Déclamer à travers le masque

Cinq actes et pas moins de 1 768 vers déclamés sous des masques qui, une fois remplie leur fonction de protection sanitaire, feront aussi l'objet d'un détournement théâtral. Aux premiers instants, la vue de ces visages à demi mangés par la toile provoque une étrange sensation. Rapidement, cependant, le manque d'une large part d'expression vient décupler la palette des autres sens : la flamme des regards, rendue ici accessible au public par une rare proximité, mais aussi l'engagement des corps et des voix.

À travers le tissu, les acteurs font jaillir les alexandrins, concédant, dans la contrainte, une nouvelle profondeur à la poésie de Racine. L'amour blessé de Britannicus - Christophe Luiz - pour Junie - Louise Legendre —, contrainte par Néron à le rejeter, résonne dans cette supplique : « éclairez le trouble où vous jetez mon âme ».

Des résonances actuelles

Les corps, plus que jamais engagés dans l'incarnation du verbe, portent la violence de la tragédie, en particulier dans la confrontation de deux monstres, Agrippine - Nadine Darmon- et Néron - Tariq Bettahar. La tension crépite dans l'échange de mots aussi virulents que pourraient l'être les coups retenus dans des membres raidis par la colère, jusqu'à la célèbre tirade d'Agrippine maudissant le fils qu'elle ne reconnaît plus : « Tes remords te suivront comme autant de furies/Tu croiras les calmer par d'autres barbaries (...) Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes/Ajouterà ta perte à tant d'autres victimes ».

Dans Britannicus, chacun, au propre comme au figuré, avance masqué. Depuis 1669, les thématiques qui traversent la pièce de Racine semblent n'avoir rien perdu de leur actualité : violences sexuelles - le rapt de Junie par Néron -, abus de pouvoir et folie meurtrière. Les Tréteaux de France répondent à cet impératif, presque un manifeste, en ces temps de douloureux silence pour le théâtre : continuer à jouer Britannicus tant que des Néron régneront en ce monde.

Andromaque de Jean Racine, en immersion totale par Robin Renucci

Sous un chapiteau itinérant, Robin Renucci monte Andromaque. Sa mise en scène, qui est devenue sa patte, est une façon si singulière d'ennoblir le texte de Racine. Le résultat est un voyage merveilleux dans la langue et le théâtre. Au sein d'une troupe admirable, Marilynne Fontaine compose une grande et inoubliable Hermione.

Après *Bérénice*, et avant *Phèdre*, Robin Renucci et sa troupe des Tréteaux de France (Centre dramatique national itinérant) se confrontent à *Andromaque*. La troisième pièce de Jean Racine, tragédie en cinq actes et en vers écrite en 1667, apporte à l'auteur sa première gloire. Racine s'y inspire de chants de *L'Iliade* d'Homère, notamment pour la figure d'Andromaque ; dans sa première préface, le dramaturge cite *L'Énéide* de Virgile comme source principale de référence.

Un lyrisme noir

La pièce fut un grand succès auprès de la cour, en particulier dû à un lyrisme nouveau. Les pièces de Racine sont des contes poétiques autour des amours toujours contrariées et des inépuisables dettes morales entre les personnages. La pièce se résume à une phrase : Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque. Cette romance serait un marivaudage d'adolescents si la veuve de Hector, Andromaque, n'était pas aussi une mère ; une mère qui pour mettre son fils à l'abri doit se marier avec Pyrrhus, fils d'Achille, l'assassin d'Hector. On l'aura compris, l'air est à la tragédie et l'embrasement des sentiments amoureux se cogne à l'inféodation des âmes à la politique comme à ses égoïstes vanités. Qui de l'amour ou de la mort vaincra ?

Une plongée dans les psychés et dans le texte

La pièce ressemble à une série TV avec sa trame policière. Chaque acte serre le garrot du suspense. Robin Renucci réussit à rendre compte de cette tension. Le plateau est nu, un tapis rond figure l'arène du cirque des idylles, seules quatre colonnes de néons verticales délimitent l'endroit des passions, à l'instar d'un ring de boxe. Nous sommes plongés au centre des psychés ; le hors champ n'existe pas ; nous sommes assis sur ce ring dans un dispositif en quadri-frontal. Les scènes s'enchaînent avec fluidité. Et s'enchaîne avec elles la multitude des enjeux : l'amour, l'engagement, les promesses, la fidélité, la politique... On avance, on palpète avec les personnages et chaque fin d'acte amène son cliffhanger («suspense»).

Robin Renucci explique : « il y a selon moi trois entrées à cette pièce : la policière, l'allégorique et la prosodique ». Les costumes et le jeu délicat et investi de la troupe créent la déréalisation de l'allégorie. Le dispositif immersif restitue l'électricité atmosphérique, quasi animale, du suspense. Chaque acte est lancé par le son d'un gong japonais. Le dispositif scénique minimaliste soutient les comédiens, il ne les aide pas. Et la troupe abandonnée à ce vide honore, sanctifie le texte. Ses membres prêtent leur corps au verbe et celui-ci vient percuter le nôtre. Robin Renucci exprime : « Nous sommes confrontés à la destruction de la langue et de la syntaxe avec le jargon publicitaire, les slogans, les éléments de langage en politique, les tweets... » L'expérience du spectateur s'enrichit d'une reconstruction par une immersion dans le texte, ainsi que dans les psychés taraudées des personnages.

Les comédiens sont fantastiques. La troupe homogène, talentueuse, procède en harmonie, pas un comédien ne joue sa partition dans l'isolement. La direction d'acteurs est solide ; le plaisir est dans cette chorégraphie ajustée des corps et des mots. Au milieu de cette cohérence qui fait notre bonheur, il faut parler de Marilyne Fontaine. La comédienne est diplômée de l'ENSAD de Montpellier (2008) où elle a travaillé auprès de Michel Fau, de Serge Merlin, de Vincent Macaigne, d'Ariel Garcia-Valdès, et du CNSAD (2011) où elle a suivi les cours de Daniel Mesguich, de Dominique Valadié, d'Alain Françon et de Philippe Garrel. Au théâtre, elle a joué, entre autres, dans *Mademoiselle Julie* de Strindberg mis en scène par Robin Renucci, *L'importance d'être sérieux* de Wilde mis scène par Gilbert Désveaux, *Amours et Solitude* d'après Schnitzler sous la direction de Frank Verduyssen des TG STAN. En 2019, elle met en scène *Celeste Gronde* de Joséphine Chaffin, et en 2021 elle crée *Blanche-Neige, histoire d'un prince* de Marie Dilasser. Dans *Andromaque* de Robin Renucci, elle maîtrise son personnage dans sa globalité et dans chaque versant de ses humeurs. Elle compose une Hermione dynamique, volontaire, lumineuse, une Hermione rare et inoubliable. Sans faire de l'ombre au talent des ses partenaires, elle inscrit son sillon dans la représentation, et son empreinte dans notre mémoire.

Andromaque de Jean Racine. Mise en scène Robin Renucci. Avec Judith D'Aleazzo, Marilyne Fontaine, Solenn Goix, Julien Léonelli, Sylvain Méallet, Patrick Palmero, Henri Payet, Chani Sabaty. Durée 1h50